

L'enfant le regarde... L'enfant sourit. Sourire béat. Le petit pied droit est replié, le gauche déployé. Une courte culotte autrefois noire couvre des membres potelés, poussiéreux. La plante du pied est rondement incurvée en arrière, les orteils serrés, écrasés, presque tous à la même hauteur. Dressés vers le ciel, d'un bleu originel.

L'enfant le regarde... L'enfant le tâte, comme le regard palpe le noir quand on se glisse dans une brusque obscurité. Et il sourit, l'autre, d'un sourire vide. Il n'a rien à dire. Entre la vieille grimace et ces pommettes joufflues d'une année quatre mois et vingt sept jours grouille l'étonnement. Pourtant, os contre os, deux êtres en face. A face plat et joyeux de chair s'opposent d'osseuses saillies dans cet air matinal qui souffle dans la vallée de Cahou.

Une rivière, menue, serpente à travers les champs de haricot, d'un joyeux vert. Deux collines sont accoudées de part et d'autre du filet d'eau claire, brouillé parfois par une écuelle qui entretient le pot sur le feu. Comme souvent dans ce relief vallonné, respectable vallée doit s'hérisser de touffes de fumées, qui signalent la femme au champ. Et l'enfant près de sa mère.

L'enfant regarde cet être, qui n'est pas sa mère. Décidément, se dit le petit être, étrange objet en effet.

Le pouce entre dans la narine, y farfouille et revient. Insatisfait. Il repart, racle les pommettes et revient. Toujours curieux.

\*\*\*

Richesses de l'enfance : la faim, la soif. Ce qui tue n'est pas ce qui entre par la bouche, ni ailleurs. Avalez, les vivants, laissez passer !, vous ne mourrez pas, nous dit l'enfance. Vivre, c'est engloutir, prendre le temps de s'approprier 'en' soi. C'est vrai que cela ressort, contrefait, parfois déjection, usiné par notre intérieur, mais qu'importe, cela a servi en son temps.

Avaler, cracher, boire, uriner, mordre, sucer, lécher, baver, pleurer, absorber des yeux, des oreilles, des sens, restituer maladroitement, par des gestes, des mots...le mouvement, la vie... Comme cet enfant qui joue.

Ce qui tue n'est pas ni ce qui entre, ni ce qui sort, finalement. Mais ce qui stagne, qui ne bouge pas, qui ne sort, ni n'entre ; qui stagne. Comme ce sourire figé.

L'enfant laisse justement passer un léger pet, bien callé sur ses deux fesses dodues, puis continue à méditer. Le petit philosophe recule à quatre pattes, pour mieux contempler. Il a la chose là, devant-lui, droit, ce sourire. Il prend une poignée de terre moite, rouge brique, en fait une boule et lance. Ce n'est pas loin, la boule vole quelques temps à peine et s'incruste juste en haut du sourcil droit de l'autre regard. L'enfant sourit. Il a vu la boule partir, et s'arrêter dans ce front qui lui sourit toujours. Et même, croît-il reconnaître, le sourire est plus accentué...

Puis les boules pleuvent autour du sourire, duquel, d'un parfait blanc auparavant, se détachent maintenant des zébrures ocres et noires. Le deuxième pet part du derrière de l'enfant. La petite main qui s'en allait pétrir la terre pour continuer son lancer rencontre un caillou. Le prend, le lance aussi. Trop lourd, le projectile n'atteint pas sa

cible. On ne mesure vraiment pas ce qui est lourd, quant on a une année de vie. On reprend plutôt le caillou, et on lance de nouveau. Et là, dans l'euphorie de l'action, le projectile cogne contre la dent de devant du sourire. Ah ! Quel bon bruit curieux ! Sourions, mon enfant. Sourions, nous sommes enfant. A Cahu, au Burundi.

Et l'enfant, qui a aimé le bruit, se hâte d'aller reprendre son caillou. Ramasse d'autres autour de lui. Les munitions sont prêtes. Puis ce sont les lancers. Les bruits sont délicieux. Une chaîne continue de sons ininterrompus se tisse. Maintenant la rocaille cogne régulièrement contre le sourire. L'enfant ne sourit plus, il rit. Le rire de l'enfant, un tout fait de paisible abandon dans le moment, où la joie est hoquets, plissements d'yeux, la petite bouche parsemée de dents offertes au vent. Joli gazouillement. La vallée est calme, seules les fumées qui s'élèvent d'herbes mal séchées font du bruit de leurs volutes bleutées. Semblable aux gazouillements d'un oiseau, les babilllements de l'enfant fécondent l'espace. Les hommes en paille sont postés ça et là dans les champs. Destinés à protéger l'épi d'éleusine contre l'élément à bec, ils accomplissent à merveille leur tâche. L'enfant rit, toujours.

\*\*\*

Sa mère, Barekere, est loin. Sa houe monte, descend, entaillant vigoureusement la terre avec obstination. Une suite plate de mouvements. Se baisser pour entasser de côté les herbes folles. Se relever, frapper la terre de la large lame claire. Elle est loin de cette terre lourde d'une poussière épaisse, collante aux pieds.

Loin, nulle part. Elle ne pense à rien, la mère du petit garçon gazouillant. Barekere n'est plus que machine à lever et abattre la houe, comme apprise depuis près de vingt

ans. Elle a tenu cet instrument pour la première fois à onze mois, un jour que sa mère à elle l'avait dans le dos. De ses deux paumes, elle s'était accrochée à la manche de houe tendue sur l'épaule de sa mère. Avait tiré. Par saccades. Sa mère s'était beaucoup amusée de sa petite fille, qui aimait tant le travail à un si bas âge. Sa mère, la grand-mère du petit enfant qui joue, heureux, avec le sourire.

Un rat des champs surgit en trombe, et file sous les pagnes de Barekere. Celle-ci sursaute. Les idées se remettent en place, les sens aussi. Barekere perçoit alors son fils. Emportée par les courbes que dessine sa houe qui mord sans relâche la terre, elle a oublié son trésor vivant. Son Gakoni jouerait-il avec un oiseau ?...

Huit pas, neufs même, elle surgit sur le petit Gakoni qui joue avec le sourire. L'enfant tourne son visage profondément gai. D'un même mouvement, le sourire se présente à Barekere.

Le ciel bascule. De la femme de vingt quatre ans monte un cri de terreur. Elle est là, elle hurle de tout son corps. L'enfant voit sa mère hurler, tend vers elle ses petits bras...il ne veut pas la consoler...il pleure aussi ! Le mouvement de l'enfance, cette immersion totale dans chaque événement. Son innocente joie s'est en un instant mué en un cri entièrement dédié à sa mère. La bouche édentée de l'enfant est grande ouverte, la bave coule sur le crâne à ses pieds. L'immonde puanteur que celui-ci dégage n'atteint pas les narines révulsées de sa mère Barekere, qui hurle, hurle toujours. A part ce crâne dont l'occiput semble par endroits gluant courent sur le sol des vers noirs. Hideux !

La petite bouche de Gakoni est, de même que son déchirant appel et ses petits bras, tendus vers sa mère, qui ne parvient toujours pas à bouger. Son hurlement s'éteint, son corps suffoque de tremblements, ses yeux sont immenses, fixés totalement et étrangement sur Gakoni, son fils. Ses doigts sont arqués tels les griffes d'un félin prêt à frapper. D'une détente désespérée, la mère ramasse son fils en un mouvement qui se termine quatre mètres plus loin, dans un tournis de pagnes maculés de boue baveuse et de pleurs étouffés. La mère n'a plus son enfant, elle le veut en elle, hors de ce monde. Dans le tourbillonnement de la roulade, Gakoni, tétanisé par la force des bras de sa mère qui la plaquent impitoyablement contre son ventre n'a plus le courage de crier.

\*\*\*

Barekere... Elle a treize ans. Un soir de 1996. Il ne fait pas totalement noir, il fait déjà froid. On va marcher, encore, pour s'éloigner de la Mort. Hélas !, la Mort n'a pas de sanctuaire... Elle est vent, le pire. Un effroyable fluide, qui suinte de partout. Il s'agit, pour ses parents, de venir travailler à la maison la journée puis de rentrer dans les bois le soir. Mouvement de bêtes, quand la guerre a chassé l'humanité. Sa mère traîne dans leur maison pour prendre les derniers effets pour la nuit, les voleurs ayant oublié de visiter la veille, en consciencieux videurs, le grenier de cette maison en briques bien cuites, aux murs entamés par l'eau de pluie, la porte principale étant remplacée par une accueillante béance.

Cinq heures et quarante six minutes du soir. Le père de Barekere presse sa femme de faire vite, il faut rentrer avant que la mort ne commence à roder... A treize ans, Barekere est grande, suffisamment grande pour savoir que les temps sont propices au sang. Temps lugubres ; elle s'est instinctivement postée en bordure de l'enclos

familial. Son père, trente et quatre ans, d'un mouvement d'impatience court tirer sa femme de l'intérieur de la maison qui commence à s'assombrir...

Alors que son père vient juste d'entrer, surgissent quatre hommes. Yeux humains. Regards de démons. Barekere comprend. Que c'est fini, simplement, sans bruit. Crier pour avertir ses parents ? Futile, ils la captureraient rapidement. Dernières images des siens. Des larmes jaillissent de ses yeux, qu'elle essuie avec rage. Elle le sait : d'autres démons sont restés, rôdant autour, pour protéger les arrières et s'assurer que personne n'échappe. Alors ? L'instinct de survie...elle court, sans bruit, la fuite, ne sachant pas faire autrement...court, haletante, jeune, la biche qui a senti le chasseur dans les parages et le fer de la sagaie assoiffée de sang...le corps serré, terrorisé, petits pieds nus zigzaguant à travers les ombres du soir vers ce bois de ficus qui coiffe leur colline, là-haut...une dure pente...ne pas lâcher, tenir, glisser, tomber, des sanglots douloureux, sa mère, papa, sa petite sœur, des yeux embués....comprend plus tard que personne n'est à ses trousses...ralentit la course et monte dans un haut arbre situé à une quarantaine de mètres des siens, si lointains maintenant, si près pourtant, dans son cœur qui les chérira pour toujours...voir...entendre...attendre...elle est là, dans un arbre, figée comme ces feuilles qu'entame le froid de la soirée... Le froid de la Mort.

Puis le tourbillon du feu là-bas, après du pétrole versé sur les montants en bois de la toiture par les sept hommes...son père qui tente de sortir de la maison par la fenêtre, le fer qui le cloue au sol...sa mère qui tend le dernier né aux bourreaux, deux bras qui supplient à des borgnes-sourds-aveugles d'avoir clémence pour son dernier né...les rires affreux qui montent de ces gorges noires de suie...le fragile être, arraché plus que reçu des mains enveloppées de flammes...et qui est renvoyé dans les flammes de la

maison, par-dessus la toiture rougeoyante... Des démons, qui dévorent les hommes, la vie. Rôtissons les mets pour mieux manger !, se disent ces monstres. Barekere a vu l'enfer.

Elle restera toute la nuit dans l'arbre. Froide comme l'air, immobile comme les branchages sur lesquels vont à plusieurs reprises tenter de se poser deux hiboux. Aucune larme, l'odeur de chair brûlée a figé ses sens.

Le fumet de l'offrande à Satan l'a enveloppée toute la nuit. Le matin venu, elle descendra très lentement, puis s'agenouillera sur les racines du fucus. Ses voisins, venus prendre les restes des siens pour les enterrer la trouveront là, prostrée, dangereusement raide. Elle n'assistera pas à l'enterrement des siens, dans l'effroyable hantise de retrouver l'odeur de la Mort. Elle ne sera plus la même.

\*\*\*

A présent, Barekere git sur le sol...la même immobilité la ceint, comme cette nuit où elle apprit à reconnaître l'odeur de la Mort...elle-même s'est lovée en boule, un serpent qui ne peut plus mordre : évanoui ! Les cris de la mère meurtrie ont alerté les hameaux alentours. On accourt encore pour secourir, dans cette contrée où l'on n'a pas fini de pleurer les morts. Parce que la Mort rôde, toujours. Parce qu'elle n'enterre pas, elle ! Parce qu'elle se contente de faucher, silencieuse, irrévérencieuse, glacée. Elle repart, roide, terrifiante, un fluide serpentant aveuglement. Laisant derrière des enfants esseulés et des sourires de mort !

A présent, le petit Gakoni est dressé, adossé contre sa mère, qui ne bouge plus, la secouant faiblement.

Quand sa mère a rouvert ses yeux, qu'elle a perçu et su que son fils portait l'odeur de Satan, son cœur a lâché. Fatalité.

Quatre minutes plus tard, restait l'enfant et, plus loin, le sourire.

\*\*\*

Dans cette contrée, les mères gémiront ce soir : « *Mana, kuberiki uyu mwana umugize gutya ? Kuberiki ahawe ubuzima nk'ubwa nyina wiwe ? Kuberiki umeze gutyo ga Mana ?* »- *Dieu, pourquoi rendre ainsi cet enfant ? Pourquoi reçoit-il une vie semblable à celle de sa mère ? Pourquoi es-Tu ainsi, Dieu ?* Le Ciel se taira.

A Caho, on pleurera la brave mère Barekere, qui a été rappelée par Dieu le Père. On pleurera le petit Gakoni, l'oiseau solitaire. On le fera aussi pour ces nombreux deuils non sevrés. Le sourire de la morte. Son enfant. En ce monde, jusqu'à quand célébrer le passage de la Mort ?

**Fin**